

# **Badische Landesbibliothek Karlsruhe**

**Digitale Sammlung der Badischen Landesbibliothek Karlsruhe**

## **Excursions sur les bords du Rhin en Hollande et en Belgique ...**

**Chaumont**

**Limoges, [1858?]**

II.

[urn:nbn:de:bsz:31-125034](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:bsz:31-125034)

## II.



Prise de Sébastopol. — *Bruges*. — Procession. — Hemmeling et la peinture en général. — Notre-Dame. — Les églises. — Tombeaux de Charles le Téméraire et de Marie de Bourgogne. — Le beffroi de Bruges. — L'empereur Maximilien. — Chapelle du Saint-Sang. — L'hôtel-de-ville. — Maison et cheminée du Franck. — L'hôpital Saint-Jean. — Sainte-Ursule. — Encore et toujours Hemmeling, Van-Eyck, Rubens et Van Dyck. — Jérusalem très-en raccourci. — *Ostende*. — Description. — Mer du Nord. — Soirée fantastique. — Grève et digue. — Kursaal. — Déjeuner au Pare-aux-Huitres. — Physionomie des bains. — Baigneurs et baigneuses. — Dernière rencontre. — *Furnes*. — *Ypres*. — *Courtray*. — *Tournay*. — *Ath*. — *Mons*. — *Charleroi*. — *Namur*.

Bruges, octobre 1855.

Nous sommes à Bruges, Madame, la ville la plus riche et la plus pauvre, la plus curieuse et la plus triste, la plus ancienne et la plus moderne, la plus vivante et la plus morte qu'il soit possible de voir, d'admirer, d'étudier, de fuir.

La plus riche, car on ne fait pas un pas sans y rencontrer quelque merveille artistique qui vous éblouit et vous fascine; la plus pauvre, car les femmes, dans leur longue mante castillane et les hommes dans leur costume étriqué, font croire à la misère; la plus curieuse: chaque rue à son souvenir, chaque place son drame, chaque maison un événement à raconter; la plus triste: à peine sur un canal long d'un kilomètre voit-on un batelet, et à peine un passant sur le trottoir; la plus ancienne: de toutes les villes de la Belgique, c'est elle qui a conservé le mieux la physionomie du moyen-âge, maisons à pignons, tourelles, poivrières, façades sculptées, magnificences d'ornementation; la plus moderne: la bourgeoisie y est pleine d'affabilité et les gens de commerce sont fort courtois; la plus vivante: car s'agit-il de l'église ou d'une procession, la foule ruisselle dans les rues; la plus morte, car à la sortie des vêpres, le dimanche soir de chaque semaine, Bruges devient un sarcophage dans lequel, bon gré, malgré, dormir il faut!

Nous sommes arrivés à Bruges samedi soir, et descendus à l'hôtel de Flandre, délicieuse maison que je vous recommande, au besoin.

Le dimanche matin, au point du jour, cloches, carillons, sonneries de toutes sortes. Nous nous hâtons de sortir. Les rues sont jonchées de fleurs, et sur les places, à toutes les maisons, des pavillons, des étendards, des drapeaux, des guidons, des flammes, des oriflammes, flottent au vent, lutinés par le souffle d'automne, et nous montrent mille attributs nationaux sur leurs vives et joyeuses couleurs.

C'est une procession qui va passer. Elle vient, la voici. Blanche bannière de la vierge Marie, blanches jeunes filles voilées, rouges pennons de confréries pieuses, enfants recueillis, peuple dévotieusement incliné, chœurs et prêtres clamant les saints cantiques, tout nous ravit de bonheur, car Dieu est là ! Oui la foi sincère, l'espérance donnée par la croix, l'amour de la vertu brillent sur toutes ces physionomies sur lesquelles rayonne la religion de Jésus.

La procession finie, des groupes se forment. On parle de la France : on cite l'Angleterre ; le nom de Sébastopol est prononcé. J'écoute. Un Brugeois lit un journal. Je m'exhausse sur mes pointes pour voir le nom du journal, et je lis en gros caractères :

#### PRISE DE SÉBASTOPOL.

— Sébastopol est à nous ! allai-je dire à ma mère.

— Sébastopol est prise ! criai-je à M. Dory.

J'achète un journal pour convaincre ma mère, qui sourit de mon enthousiasme, pour persuader M. Dory qui se donne des airs de doute, et me voici lisant, relisant, lisant encore la nouvelle du succès de nos armes.

— Ah ! mon russophile d'Amsterdam, mon bel officier de marine, enfoncé ! m'écriai-je à mon tour en voyant que nous étions les vainqueurs et les maîtres du czar...

Je vous dirais bien des choses de l'enthousiasme de M. Dory, électrisant les Brugeois, comme jadis Thyrtée fit les Spartiates<sup>2</sup> : mais je laisse Sébastopol dans mon cœur, et, sur ce papier, je me remets à vous parler de Bruges.

A Bruges, le héros est Hemmeling, et c'est lui que l'on vous montre aussi dans des œuvres exquises. Qu'était Hemmeling et où est-il né ? nul ne le sait. Ce que l'on peut dire, c'est qu'un jour un homme blessé, un soldat vint demander des secours à l'hôpital Saint-Jean. On l'accueillit, on le guérit. Ce soldat avait du cœur. Il voulut payer son séjour. L'argent manquait à son escarcelle, mais le feu sacré brûlait son cerveau. Le voici qui prend une palette et des pinceaux, se met à l'œuvre, produit des toiles éblouissantes de beauté et les donne à la maison qui l'avait abrité. Il en donne ici, il en donne là, il en donne assez pour qu'on en trouve un peu partout, ... dans Bruges... qui les a bien gardées, certes ; c'est une justice à lui rendre. Puis l'artiste s'efface et disparaît. Cet homme, ce soldat blessé, ce peintre extraordinaire, c'était Hemmeling, que l'on nomme aussi Memelinck.

Savez-vous que pour voyager en Belgique il faut avoir certaines connaissances en peinture, la Belgique étant la terre classique de cet art magique? Heureusement ma mère dirige mon goût et forme mon jugement.

Ainsi elle me faisait voir hier comme quoi l'origine de la peinture se perd dans la nuit des temps. Les Grecs de Sicyone l'attribuaient à l'amour. Sans s'arrêter à la fable, elle me dit que l'on a dû peindre dans tous les temps, l'instinct de l'homme le rendant essentiellement imitateur. Les peuples les plus sauvages, comme les peuples civilisés, ont embellie par la peinture leurs habitations, décoré leurs temples, enrichi les statues de leurs dieux et leurs propres corps. La peinture unie à l'or se retrouve dans les monuments de l'Assyrie, de l'Égypte, de la Grèce, de l'Italie; elle brille dans les pagodes de l'Inde; elle décore les teocallis des Mexicains; elle rehausse les mosquées des Arabes et des Turcs; enfin elle apparaît dans les cryptes des premiers chrétiens, dans la basilique du moyen-âge.

Lorsque nous arrivons à l'Église Notre-Dame, par laquelle nous commençons nos courses artistiques dans la ville de Bruges, nous sommes assaillis par une nuée de guides et de ciceroni. Il faut un peu se fier à sa bonne étoile pour tomber sur un *sujet*. M. Dory, heureusement, a la main heureuse.

— Madame et messieurs, nous dit l'homme qu'il choisit, gaillard en casquette de loutre, les mains dans les poches et le nez en trompette, comme s'il sonnait continuellement la charge, vous êtes dans une ville qu'affectionnent beaucoup les étrangers. Elle est tant bourrée de chefs-d'œuvre! Savez-vous bien que Bruges était déjà citée comme ville dès le VII<sup>e</sup> siècle? Son nom lui vient de *Bruck*, *pont*, car vous voyez que Bruges a une infinité de canaux, et une infinité de ponts.

Le comte Baudouin-Bras-de-Fer, dans l'intention d'opposer une barrière aux incursions des Normands, commença, en 807, à fortifier Bruges, où il fixa sa résidence habituelle.

En 1184, 1215 et 1280, plusieurs incendies lui furent bien funestes. Le dernier consuma toutes les archives municipales. Cette ville fut considérablement agrandie en 1270 et 1331.

Au moyen-âge, le principal dépôt des marchandises de l'Italie était à Bruges, qui les faisait passer dans tout le Nord.

Bruges, à cette époque, était peuplée de manufactures: outre celles de draps, velours, soies, toiles, etc., elle en avait de considérables où l'on faisait des tapisseries qui ont servi de modèle à vos Gobelins, dont les premiers tissus de haute et basse lisse furent même l'ouvrage de notre Janssens de Bruges.

On a dû vous dire, à Gand, qu'en 1382, Philippe Arteveldt s'empara de notre ville, et fit passer au fil de l'épée tout ce qui refusa de reconnaître son autorité, et de se ranger sous ses drapeaux.

En 1429, le duc Philippe le Bon y institua l'ordre de la Toison d'Or.

L'art de tailler le diamant fut inventé à Bruges, en 1450, par Louis Berguem.

Après que l'imprudent successeur de Philippe eut perdu la vie, une longue suite de désordres marquèrent chez nous le gouvernement de Maximilien. Les Brugeois osèrent même priver ce prince de sa liberté. Je vous ferai voir la maison qu'habitait ce prince, dans notre ville, et la prison qu'il occupa dans le beffroi des Halles.

Sur la grand'place de l'Hôtel-de-Ville, vous pourrez voir aussi l'autre maison où résida Charles II d'Angleterre, lorsqu'il vint à Bruges.

Sous les murs de notre ville, de ce côté, je vous montrerai l'endroit où Marie de Bourgogne, fille de Charles le Téméraire et d'Isabelle de Bourbon, née à Bruxelles, le 13 février 1457, et femme de Maximilien d'Autriche, prenant le plaisir de la chasse au vol, tomba de cheval et se fit une profonde blessure. Pour ne pas inquiéter son mari, et par pudeur, elle ne permit pas aux médecins de sonder la blessure, et, trois semaines après sa chute, le 27 mars 1482, elle cessait de vivre. Elle avait vingt-cinq ans. Vous verrez son tombeau dans l'église de Notre-Dame que voici, où nous allons entrer.

En 1485, Bruges commence à décliner, et Anvers hérite de ses dépouilles. Les Portugais y entraînent les Allemands et les Italiens; les autres nations, Espagnols exceptés, ne tardent pas à les suivre.

Notre population est de quarante mille âmes.

Ici, le sang est superbe, surtout chez les femmes. Lorsque le roi de votre France, Philippe le Bel, vint nous visiter au XIII<sup>e</sup> siècle, avec son épouse, celle-ci dit avec dépit : « Dans cette ville de Bruges, je croyais ne compter qu'une reine; mais j'en trouve par » centaines. »

Notre ville a produit beaucoup de grands hommes : je ne citerai cependant que Simon Stevin, profond savant, dont le nom décore l'une de nos places.

Maintenant, Madame et Messieurs, entrons dans Notre-Dame : vous y avez une ample moisson de curiosités.

Cet homme a raison, Madame : *Chaire* splendide, toute en chêne, dont les Espagnols ont appris aux Flamands le secret de faire des chefs-d'œuvre; *Jube* en chêne, d'un beau travail aussi, mais plus lourd; *Statues des douze Apôtres* appuyées aux colonnes de la nef; *Tableaux* de Pourbus, de Van-Ost, de Crayer, de Seghers, de Quellyn; admirables *Tombeaux du duc de Bourgogne* et de *Marie de Bourgogne*, sa fille, œuvre de J. Jongelinck, dont les statues en cuivre doré, ainsi que les ornements, sont du plus bel effet. Les socles sont en marbre noir. Ils portent la devise de Charles le Téméraire, fière et célèbre comme lui :

JE L'AI EMPRI, BIEN EN AVIENGNE !

On nous montre sur l'autel une statue que le sacristain présente comme l'œuvre de Michel-Ange... elle est fort belle... mais !...

C'est la *Cathédrale* que nous visitons ensuite.

Comme l'église précédente, chaque colonne de la nef porte des statues : la chaire est belle ; le jubé superbe, en marbre blanc et noir, ainsi que les balustrades et les chapelles du pourtour, supporte de fort belles orgues aux tuyaux dorés, dont le sommet est couronné de statues, couleur de fer fourbi. De chaque côté du chœur deux portes à jour permettent de voir ce qui se passe dans le sanctuaire.

On dit une grand'messe en ce moment, et nous sommes heureux d'y assister. Une musique se tient sur le jubé et accompagne l'orgue : je dois avouer qu'elle est peu harmonieuse. Mais autre chose me plaît bien davantage : c'est la piété fervente des assistants. Les hommes sont en très-grand nombre ; ils prient à ravir, et pas la moindre distraction ne passe sur les fronts.

Je vois bon nombre de statues de la Vierge devant lesquelles brûlent des cierges. Ces statues sont habillées à la mode flamande. Partout des peintures délicieuses. A quoi bon vous redire les noms de leurs auteurs ? Ce sont toujours de grandes œuvres...

Quand nous sortons, le *Beffroi de Bruges* fait entendre de joyeux carillons. Nous allons le voir. C'est une tour prodigieusement haute, dentelée, svelte, élégante, carrée jusqu'à la troisième travée, et de là, octogone, jusqu'à ce qu'elle se perde dans les nuages. Elle domine la façade des *Halles*, qui forment au-dessous un vaste bâtiment quadrilatère avec galeries.

L'*Hôtel de l'empereur Maximilien* est presque en face. C'est un magnifique spécimen des splendides demeures du XV<sup>e</sup> siècle.

De là, par une petite rue qui ouvre sur la place des Halles, nous allons à l'autre bout de cette petite rue sur une autre place, celle de l'*Hôtel-de-Ville*.

Nous nous arrêtons ébahis. Nous avons à notre gauche, sur le même plan, et le suivant comme les grains d'un chapelet, la divine chapelle du Saint-Sang, l'*Hôtel-de-Ville*, et la *Maison du Franc*, trois joyaux que l'on devrait envelopper d'un écrin de velours et d'or.

Bruges possède du sang de notre Sauveur dans un flacon merveilleux ; ce flacon est renfermé dans un admirable reliquaire, et le reliquaire est enclos dans une chapelle de toute beauté, au-dehors et au-dedans. On la nomme la *Chapelle du Saint-Sang*.

Un escalier splendide nous y conduit. Médaillons exquis ; délicieux vitraux ; châsse de trois millions de francs, du poids de quarante-six livres, avec armoiries de Charles le Téméraire, et portant une couronne d'or donnée par Marie de Bourgogne, le tout avec cette inscription : *Fecit J. Crabbo* ; tabernacle tout en argent ; vitrines de Malines sur l'autel ; peintures murales comme dans notre Sainte-Chapelle ; chaire unique représentant la boule du monde ; autel portatif gothique avec escalier double pour l'adoration du Saint-Sang, chaque vendredi ; tableaux de Crayer, et deux triptyques d'Hemmeling ; telle est la chapelle du Saint-Sang.

Palais indescriptible, tout à jour, tout couvert de statuettes, tout orné de clochetons,

de fleurons, de fenêtres ogivales, etc., tel est l'*Hôtel-de-Ville* qui se rattache à la Chapelle et se relie à la maison du Franc.

Enfin, palais à tourelles, plongeant leur pied dans l'eau, du côté nord; palais à pignons dentelés, palais à salles de toute magnificence, telle est la *maison du Franc*.

Mais si la Maison du Franc est une merveille, dans cette merveille s'en trouve une autre d'un bien plus grand mérite artistique, c'est la *Cheminée du Franc*. Elle est à notre Louvre, Madame, où vous pourrez la voir; mais elle y est en plâtre, et a été modelée sur celle de Bruges qui est en bois, et l'original. Cette cheminée, en style renaissance, est placée dans la salle de réunion de l'ancien magistrat du Franc de Bruges.

Lorsque nous sortons de la Maison du Franc, une musique militaire fait retentir ses fanfares autour d'une statue ombragée par des arbres, et dont de furtifs rayons de soleil osent se permettre de baiser les pieds, là, dans un angle de la place. Mais notre guide ne nous permet pas de nous livrer au dilettantisme, et le voici qui, sans relâche, nous dirige vers l'*Hôpital Saint-Jean*.

Nous entrons: vieil hospice; porte antique; pauvre chapelle où l'on prie, où l'on chante en musique les litanies de la sainte Vierge; puis jardins fort tristes; cour délabrée; et au fond, antique bâtiment dans lequel on nous introduit.

Ciel!... quels tableaux! mais quelle châsse!

D'abord, de Teniers, *une pêche miraculeuse*...

Puis, de Van Ost, *un savant en méditation*...

Ici du Rembrandt, là du Pourbus: et tout autour du plafond de calmes et paisibles têtes hollandaises, graves et pieux protecteurs de l'hôpital Saint-Jean.

Chapeau bas! Voici venir Hemmeling! on découvre la *Châsse de Sainte Ursule*, et la châsse de sainte Ursule, c'est Hemmeling!

Que faut-il admirer le plus, dans ce précieux fini d'une peinture sans nom, dans cette prodigieuse conservation d'un coloris merveilleux, dans cette expression suave de onze mille vierges qui suivent Ursule débarquant à Cologne; dans ce fleuve, ces barques, ces nacelles, ces soldats qui s'agitent sous vos yeux avec l'illusion de la vérité, dans cette touche fine, large, unique, magistrale qui fixe magnifiquement les moindres détails. Et savez-vous une chose? c'est que Hemmeling ne peignit, comme on le faisait à cette époque, qu'avec un mélange de couleur, d'œufs et de colle.

Et cette *Adoration des Mages*, par Hemmeling?

Et ce *Mariage mystique de sainte Catherine*, d'Hemmeling?

Comme le dit notre guide, c'est à s'incliner devant le beau talent qui a inspiré le peintre de la châsse, et des tableaux à trois compartiments que l'on nomme triptyques, d'Hemmeling!

.....  
Après vous avoir parlé d'Hemmeling, je voudrais terminer ma lettre et la mettre à la

poste. Mais je suis obligé, en fidèle historien, de vous dire que M. Dory, qui ne veut jamais rien manquer, ni oublier, ni, etc.... nonobstant une pluie fine qui tombe, nous remorque jusques hors de Bruges pour voir la *Chapelle de Jérusalem*.

*Fiasco* complet ! nous ne trouvons dans cette église qu'une bonne chose, c'est le sentiment religieux qui l'a inspiré. Car, à part cela, cette église est une pauvre contre-façon, une misérable reproduction, et une imitation mesquine des *Lieux saints de Jérusalem*. Au moins, M. Dory n'aura rien à se reprocher.

A la bonne heure : vive le *Musée! Baptême du Christ*, Hemmeling... *Tableau triptyque de la Vierge*, Van-Eyck... Et du Rubens et du Van-Dyck.

Adieu, Madame : j'ai le torticolis à force de regarder toujours les peintures : aussi partons-nous pour Ostende, nous reposer des tableaux des hommes en face des tableaux de Dieu !

Je vous serre la main, et vous prie de me garder au nombre de vos amis les plus aimés,

E. D.

Ostende, octobre 1833.

Pour nous plaire à Ostende où nous sommes depuis deux jours, ma chère Agathe, si nous n'avions que les rues de la ville tirées au cordeau, les places alignées scrupuleusement, les maisons vertes, jaunes, café au lait, etc. etc., nous nous ennuerions à en avoir le spleen. Mais heureusement nous ne sommes ici ni pour la ville qui n'a aucun monument à nous montrer, tant le siège, que l'Espagne paya de la vie de cent mille hommes, fut désastreux pour Ostende, au xvii<sup>e</sup> siècle ; ni pour les baigneuses qui se promènent les cheveux au vent, pour les sécher à leur sortie de l'eau. Nous sommes à Ostende pour sa Mer du Nord, pour sa plage, pour sa grève, pour ses dignes, pour ses horizons, pour ses bains.

Nous l'avions vue déjà, cette Mer du Nord, par un temps d'orages et de tourmente, à Scheveningen, près de La Haye, en Hollande, si tu t'en souviens. Mais ici, à Ostende, nous la revoions par le plus beau temps du monde. La soirée est douce, tiède, parfumée. Si le vent souffle, c'est une brise. La vague bat mollement la grève. L'Océan brille sous les feux du soleil qui va s'éteindre tout-à-l'heure dans les flots. La lame vient baiser le sable le plus ferme et le plus moelleux que l'on puisse désirer. On entend à peine la respiration de cette masse d'eau qui se soulève lourdement. Des bateaux à vapeur vont et viennent, emmenant ou ramenant les amateurs de pleine mer. Leur noire ou blanche ai-grette tache l'azur du ciel et se balance comme un panache de géant. La musique sonne, murmure, bondit et soupire devant l'élégant Kursaal qui se pavane sur la digue ; les

promeneurs, dans toutes les toilettes de l'Europe, bourdonnent, caquettent sur les talus, en les sillonnant; l'angelus sonne au loin dans la ville; et les étoiles s'allument au firmament. Quand est venu le crépuscule, les mille logettes montées sur des roues, qui servent à porter les baigneurs dans la mer, isolées ou groupées sur la grève, semblent des fantômes qui se glissent dans les ténèbres: les conversations deviennent plus mystérieuses; le vent de mer se fait sentir plus salin et plus âcre: la foule diminue; les groupes se divisent; le casino, le kursaal et les restaurants se prennent à flamboyer, et la vague, dans le silence du soir, devient plus mesurée. Tel est Ostende en cette belle soirée.

J'étais heureuse: j'avais mon fils avec moi, tout ce que j'aime le plus au monde! Nous sortions de l'église où j'avais prié pour mes amis de France, et pour le cher défunt que je pleure partout! M. Dory me parlait précisément de toi et me consolait, par l'espérance de te revoir bientôt, du long-temps qui nous tient séparées; j'admirais Dieu dans ses œuvres, et je le faisais admirer à mon fils...

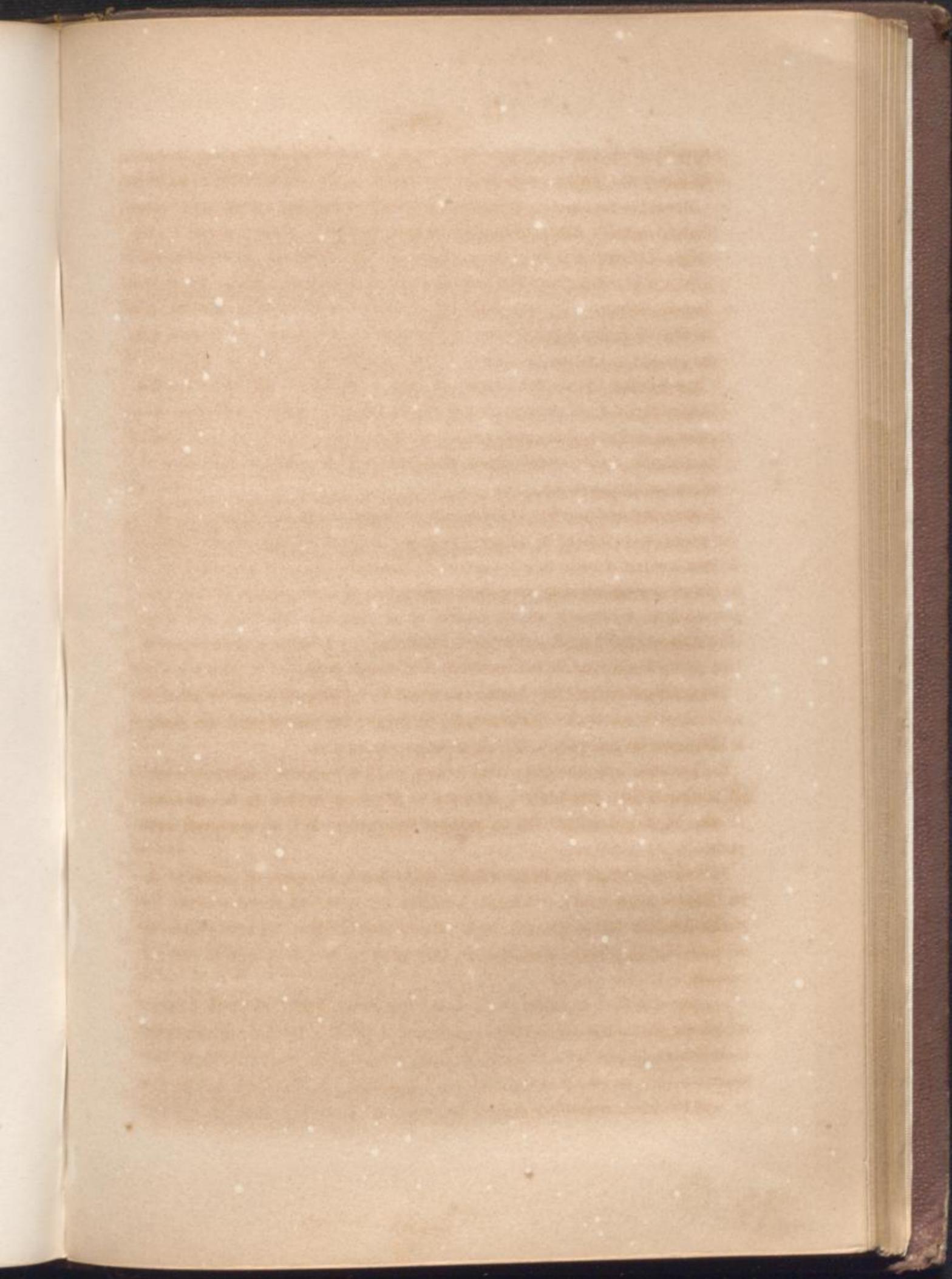
Après une aussi belle soirée, la matinée du lendemain devait être charmante: elle a tenu parole. Il y avait foule de baigneurs, ce matin. Emile et M. Dory ont eu la fantaisie du bain et se sont donné deux fois ce plaisir. Le moment était bon, car il faisait chaud, et tu sais que la température de la mer ne s'éloigne jamais de la température de l'air. L'impression du froid n'est donc pas très-sensible en se plongeant dans l'eau. Mais il convient cependant de s'y agiter pour activer la circulation, et de se promener au sortir de l'eau pour provoquer une réaction immédiate de la chaleur vitale.

Le bain de mer est bon contre une foule de maladies, spécialement contre les affections nerveuses et rhumatismales. Que de miracles fait la mer! Elle rend la parole aux muets, le mouvement aux paralytiques. Elle ressuscite presque les morts.

Une jeune fille de la campagne arrive à Ostende avec une extinction complète de la voix. On la mène au bain. Elle hésite à descendre de la voiture roulante du baigneur dans la mer. On la pousse: elle fait un plongeon involontaire, et... en se relevant... elle parle!

Un homme épuisé par une longue maladie, tombe dans le marasme, et, condamné par les médecins, allait mourir. On l'apporte à Ostende. Un docteur ose prescrire le bain. On trempe le malade dans la mer, puis on le remonte dans la cabine. Ses amis présents se désolent et le croient perdu. Mais après un mois passé au bord de la mer, la cure est complète.

Aux heures du flux, le premier plan de la mer est parsemé de têtes, de bustes, de bras, qui s'immergent comme des sarcelles, reparaissent au milieu de la vague, se secouent et recommencent de plus belle. Hommes, femmes, enfants en prennent à discrétion. Les hommes nagent; les femmes se font promener, à fleur d'eau, soutenues sous les bras par de fortes baigneuses; les enfants dansent des rondes et se livrent à mille jeux folâtres.





Bains de mer. Kursaal et Jetée d'Ostende.

Del. Goussier sc. 1844

Après quoi on remonte dans la voiture qui porte le cabinet de toilette, et on regagne la plage, où l'on vagabonde quelque temps au grand air et au soleil. Ou bien l'on court sur la grève, sur l'estacade, les cheveux au vent pour que l'eau de la mer s'évapore. Aussi remarque-t-on que les femmes aiment surtout les bains de mer en proportion de la beauté de leur chevelure, qu'elles montrent ruisselantes sur une serviette appliquée à leurs épaules, jusques dans les rues de la ville.

Les baigneurs qui s'affranchissent des voitures de l'établissement et vont, à l'écart, chercher des bains gratuits, ne sont pas moins divertissants à regarder. Des familles entières, avec leurs petits enfants et leurs chiens, des bandes de jeunes filles et leurs mères, des ouvriers de la ville et des environs, jettent leurs habits sur le sable, s'enveloppent de vêtements de rebut à l'abri de tentes, et se précipitent à l'envi contre le flot. Là, point de costume uniforme, destiné au bain. Chacun s'accoutre comme il l'entend. Alors on danse, on braille, on se jette à l'eau, on en boit quelques coups, on se culbute, on s'amuse comme des tritons. Ce matin, pendant le bain d'Emile et de M. Dory, j'ai vu ce spectacle divertissant, dès six heures, et je l'assure que cela seul valait l'effort de ma promenade matinale.

Ce soir, lorsque la nuit tomba sur la mer, de la digue, de la plage, et de l'Océan même sur lequel nous allâmes faire glisser une barque que nous avions louée, nous eûmes à admirer la magnifique phosphorescence des flots. La crête des vagues s'illuminait d'une vive clarté, un peu bleuâtre, qui s'éteignait après l'affaissement et le brisement de la lame. Ces lumières surgissaient tout-à-coup à divers points de la plaine agitée, s'étendaient en longs rouleaux mobiles, jouaient follement à la surface de la mer, et disparaissaient bientôt se rallumant ailleurs.

Du rivage le spectacle était encore plus magnifique. Toute la frange de l'Océan était phosphorescente. Chaque flot, en frappant l'obstacle de la digue, de l'estacade et des pilotis, ou en s'évasant sur le sable, semblait pétiller comme un feu d'artifice et lancer des éclairs furtifs. Quelquefois c'était une nappe immense qui se déployait, toute constellée; quelquefois un serpent fluet qui se tordait en ondulant, s'allongeait, bondissait, et se perdait au milieu des ombres. Il suffisait du moindre canot sillonnant la mer pour provoquer tout autour de lui une illumination subite, et laisser à sa suite une traînée lumineuse. Une poignée de sable que l'on jette dans l'eau, en ces instants-là, fait scintiller toute la surface environnante; et si l'on remue le sable de la grève, tous les grains brillent comme des perles. Si l'on se baigne, les gouttes d'eau qui couvrent le corps à sa sortie de l'eau deviennent autant de paillettes d'argent.

J'oublie, dans la peinture de ce tableau de Dieu que le pinceau des hommes ne saurait imiter, de te dire que, après le premier bain de M. Dory et de mon fils, nous avons été déjeuner au Parc aux Huitres. Mes commensaux avaient un appétit formidable. Huitres,

Bains de mer. Kuisaal et Jetée d'Ostende.

homards , crevettes , moules , maqueraux , poissons sous toutes formes en ont fait les frais. Sur les bords de la mer qu'y a-t-il de mieux que de vivre de la mer ?

Il y a quelquefois de ces hasards étranges , en voyage : nous en trouvons de nouveau la preuve à Ostende. Nous allions quitter la plage , en lui faisant nos adieux , la veille de notre départ , lorsque nous nous rencontrons encore avec... M. G... Je te laisse à penser quelle fut notre envie de rire... Bref : nous passons quelques heures ensemble ; après quoi , nous le saluons comme la plage elle-même , et nous allons faire nos malles pour le départ.

Je m'aperçois que je ne t'ai rien dit d'Ostende : tu m'en voudrais si je ne te satisfaisais sur ce point : quelques mots seulement , et puis , à toi aussi , je dirai : Au revoir !

Ostende signifie *extrémité orientale*.

Ce n'était dans le ix<sup>e</sup> siècle qu'un petit village : toutefois son port commença à être fréquenté vers le xi<sup>e</sup>.

Bientôt Philippe le Bon , duc de Bourgogne , la fit clore de murailles , en 1445 : mais la place ne fut régulièrement fortifiée qu'en 1583 , par Guillaume d'Orange , le Taciturne.

Les Hollandais y soutinrent alors le fameux siège , dont je t'ai parlé plus haut , je crois , contre les Espagnols qui y perdirent cent mille hommes et peut-être autant de millions. C'est sans contredit le siège le plus célèbre dont l'histoire fasse mention , si célèbre que les rhéteurs du temps l'ont comparé au siège de Troyes. Il commença en 1601 ; et la ville ne se rendit , par capitulation , à Ambroise Spinosa , qu'en 1604.

Louis XV y entra en 1745 , après un autre siège qui dura dix-huit jours et qui la détruisit presque entièrement. Il la rendit en 1748.

Quelques années avant , l'empereur Charles VI y avait établi une compagnie des Indes , qui fut supprimée en 1731 , par la jalousie active de la Hollande , de l'Angleterre , et même de la France.

Maintenant que j'ai consciencieusement rempli ma tâche , je t'envoie le bouquet de la plus sincère affection , et je t'embrasse à tort et à travers , comme faisait le bon Henri à l'endroit d'un ami qu'il n'aimait pas plus tendrement que je t'aime.

F. D.

Furnes , octobre 1855.

MADAME ,

Nous commençons à retourner vers vous , mais en prenant quelque peu le chemin des écoliers , je vous l'avoue. Pour moi , futur élève de rhétorique , ce serait pécher contre les principes des étudiants , d'agir autrement.

Ostende a reçu nos adieux ce matin, et la patache Van-Geen et C<sup>a</sup> a eu l'honneur de nous porter jusqu'à *Nieuport*, presque sur la mer toujours. *Nieuport* n'est autre chose qu'une petite bourgade toute pleine de barques de pêcheurs et de filets : mais elle est encore toute fière de la victoire que le Prince Henri de Nassau remporta sur les Espagnols, dans la guerre de l'indépendance de la Hollande. A cette occasion, vous devez vous rappeler la charmante salle octogone que je vous ai dit avoir vue au château du Bois, près de La Haye, dont les peintures de Rubens et de son école, commandées par la veuve de Henri, Amélie de Solms, représentent l'apothéose de cette victoire.

De *Nieuport* nous nous rendons à *Furne*, qui n'est qu'une petite ville, mais une petite ville fort coquette, très-jolie, et qui a un *Hôtel-de-Ville* et un *Beffroi* du *xv<sup>e</sup>* siècle, dignes d'être mis en parallèle avec les monuments gothiques de *Bruges* et d'autres cités fameuses.

---

Ypres, octobre 1853.

Les gens d'Ypres, comme on disait jadis, ont été de terribles batailleurs : j'en veux pour preuve le temps où il s'avancèrent jusqu'à *Cassel*, contre le roi de France, portant une manière de perche, surmonté d'un coq de toile peinte, en guise d'étendard, avec cette devise ironique :

Quand ce coq chanté aura,  
Le roi *Cassel* conquêtera !

Or, c'était le roi de France, Philippe VI de Valois, qui, quelques vingt ans après la terrible bataille de *Courtrai*, assiégeait *Cassel*, dont les marchands, ainsi que les autres Flamands, étaient soulevés contre leur comte français, Louis de Nevers.

Le coq des gens d'Ypres ne chanta pas : mais le roi de France prit *Cassel*.

Maintenant les habitants d'Ypres jouissent du far niente du repos, au souvenir de leurs exploits d'autrefois sans doute. Notez bien qu'à cette heure encore, malgré la béatitude de ses bourgeois, devenus raisonnables et calmes, Ypres garde beaucoup de restes de son flon-flon des temps passés. Témoins les *Halles* que surmonte une tour carrée, gigantesque édifice que flanquent quatre tourelles, dont l'ensemble, y compris le lourd bâtiment des halles, est tout entier de style flamand pur et sévère. On dit cet édifice du *xiii<sup>e</sup>* siècle, et on affirme que sa première pierre fut posée par le comte Baudoin de Flandre, celui qui plus tard régna sur Constantinople. Ce qui ajoute à la majesté du monument, et non du comte de Flandre, c'est qu'il est parfaitement isolé et dans une situation fort heureuse.

Si cela vous intéresse, nous déjeûnons très-bien à Ypres ; et autant elle était agitée au temps de ses passions démocratiques, autant elle est calme et bénigne aujourd'hui.

Courtrai, octobre 1833.

Nous dinons et nous prenons gîte pour la nuit, à *Courtrai*.

— Des Français dîner et gîter à Courtrai, allez-vous dire, Madame, mais c'est indigne ! N'est-ce pas sous les murs de Courtrai qu'une terrible défaite fut infligée aux armées françaises, en 1300, et que quatre mille paires d'éperons dorés... ?

— Je vous interromps, pour répondre, Madame :

Philippe IV, dit le Bel, ne laissait point échapper les occasions d'agrandir les domaines de la couronne par les armes. Il s'avisa donc de fomenter les mauvaises dispositions des communes flamandes pour leur comte Gui de Dompierre, qui se déclarait sans vergogne l'allié du roi d'Angleterre. Alors une armée française de soixante mille hommes envahit la Flandre et remporta d'abord deux victoires, l'une à Furne, l'autre à Commines, en 1297. La plupart des villes alors lui ouvrirent leurs portes. Il advint que Gui de Dompierre, réduit à ses seules forces, se livra à la discrétion de Philippe IV. Celui-ci traita ce prince en vassal félon, le jeta dans les fers et réunit son comté à la couronne, en 1300. Mais l'odieuse tyrannie de Jacques de Châtillon, que Philippe avait nommé gouverneur de Flandre, ne tarda pas à faire détester la domination française. Les Flamands, excités par les consuls des corporations, surtout des tisserands et des bouchers, se soulèvent. Quinze cents cavaliers, deux mille sergents d'armes, sont massacrés à Bruges. De là la révolte gagne les autres villes. A ces nouvelles, la chevalerie de France s'émeut. Robert d'Artois accourt avec une armée pour venger les Français. Méprisant les vieux généraux et n'écoutant que l'aveugle impétuosité de son courage, il attaqua, sous les murs de Courtrai, les Flamands retranchés derrière une position avantageuse : il est tué, et, avec lui, tombent sur le champ de bataille vingt mille hommes, et la fleur de notre chevalerie. En débottant les cadavres, on recueillit quatre mille éperons de nos pauvres chevaliers, et, comme trophée, on les suspendit dans la cathédrale de Courtrai.

Vous voyez que je comprends le reproche que vous voulez nous faire, Madame : mais comme à notre hôtel de la Grande-Place, on nous sert autre chose que des éperons et que nous avons faim, car la faim joue un grand rôle en voyage, nous oublions notre honte du 11 juillet 1302, et, pas fiers, nous dinons et nous gîtons à Courtrai.

Et puis d'ailleurs Courtrai n'a-t-il pas été puni déjà par le duc Philippe le Hardi qui lui enleva son *Jacquemart et sa femme*, aujourd'hui faisant les délices de Notre-Dame de Dijon ?

N'a-t-il pas été puni par la bataille de Mons-en-Puelle, 1304, lorsque Philippe, fatigué de tuer, s'écriait :

— N'aurons nous donc jamais fini ? En vérité, je crois qu'il pleut des Flamands !

Enfin les éperons d'or, eux aussi, n'ont-ils pas été arrachés à la cathédrale de Courtrai,

lorsque les Flamands, conduits par Arteweldt, périrent par milliers sur ce champ de bataille de Rosebèque, que Charles VI de France fit pendre à un arbre ce fils du terrible Brasseur de Gand trouvé parmi les cadavres, et livrer la ville de Courtrai au pillage, par les soudards français, en 1382, le 17 novembre ?

Pour être grand et généreux en tout point, je vous dirai maintenant :

Que Courtrai, assise sur la rivière de Lys, vient du latin *Cortracum*, *Curteriacum*, *Curtriciisium*, ainsi que disent les capitulaires de Charles le Chauve, en 859;

Qu'elle fut fortifiée par les Normands en 880, et qu'ils y construisirent un chatelet, pour y passer l'hiver ;

Qu'en 988, un seigneur nommé Eilbode, qui la gouvernait, s'arrogea le titre de comte, mais qu'après sa mort, Courtrai rentra sous la domination de Beaudouin de Constantinople ;

Que le roi d'Espagne la prit en 1645 : mais qu'elle revint aux Français l'année suivante, de par Gaston, duc d'Orléans ;

Que l'archiduc Léopold, gouverneur des Pays-Bas, la reprit en 1648 ;

Que Louis XIV l'assiégea en 1607 ;

Qu'elle fut restituée à l'Espagne, en 1678 ;

Que les Français s'en emparèrent de nouveau en 1684 ;

Qu'ils la rendirent au traité de Ryswick, en 1697 ;

Que Louis XV la reprit en 1744, etc., etc.

Pauvre Courtrai, pour tant de vicissitudes, il faut bien lui pardonner !

*Hôtel-de-Ville* : passable, eu égard à deux fort belles cheminées... *Halles* : fort gracieuses, eu égard aux cinq tourelles de sa façade... *Pont sur la Lys* : fort convenable, eu égard à ses deux grosses tours... *Saint Martin* : église sans goût, moins toutefois beau tabernacle... *Notre-Dame* : avec un Van-Dyck, un tabernacle de Lecreux, et des bas-reliefs de je ne sais plus quel artiste... *Saint-Michel* : peinture de la journée des Eperons : heureusement ce n'est qu'un barbouillage.

Tournay, octobre 1833.

Nous sommes à *Tournai*, la plus antique cité de la Belgique.

Clodion, après avoir passé le Rhin, s'établit à Tournai; Childéric I<sup>er</sup> résida, mourut et fut enterré à Tournai, où l'on trouva, dans son tombeau, son squelette, ses armes, des abeilles d'or, et un globe de cristal, il y a quelques années; Clovis y naquit, et y régna; Chilpéric et Frédégonde y furent assiégés par Sigebert et Brunehaut; Mérovée y fut tenu en prison.

Les Normands la détruisirent en 880, ainsi que tous les monastères qui se trouvaient sur l'Escant, qui la traverse;

Philippe-Auguste l'entoura de hautes fortifications, en 890;

Elle fut donc, vous le voyez, le berceau de la monarchie française, et le domaine des Mérovingiens; vingt fois les Flamands, les Anglais, les Français, les Espagnols, les alliés, la prirent et la reprirent.

Et, malgré tous ses malheurs, c'est une ville mi-partie moyen-âge, et mi-partie moderne. On y admire de délicieuses maisons, fort antiques et très-curieuses.

Sa cathédrale est le plus ancien édifice, le plus grand et le plus beau du Hainault et de toute la Belgique; elle appartient au style bysantin; cinq clochers superbes la décorent; un portail du plus pur gothique fait sa gloire; et les deux magnifiques absides du transept sont tout à son honneur. Elle a un *Jubé* d'une rare élégance, et le sculpteur Lecreux, né à Tournay, a illustré son sanctuaire d'un admirable groupe en bronze: c'est *saint Michel terrassant le dragon*. Cette même église de Notre-Dame s'enorgueillit de posséder les *Ames du purgatoire* de Rubens; une *Résurrection de Lazare*, par Pourbus; une *Crucifixion* de Jordaens; et un *Christ aux Epines* du maréchal d'Anvers, Quintin Metzys.

Le *Beffroi*, du xv<sup>e</sup> siècle, est d'un effet très-pittoresque. Il possède trois cloches. Celle dite d'alarme est décorée de ce distique:

Banloque suis de commune nommée;  
Car, pour effroi de guerre, suis sonnée.

Heureusement cette cloche est réduite au silence.

La merveille de Tournay est le manoir du prince de Ligne. Il date du xii<sup>e</sup> siècle, est en tout point féodal, possède de grosses tours, produit un effet charmant dans la contrée, et se laisse courtoisement visiter, ainsi que ses jardins de Le Notre, par tous les amateurs et touristes. Il a une bibliothèque, un Musée d'artillerie, une galerie de peinture, et a pour nom

Bel-Oeil, tout à la fois magnifique et champêtre!

Mons, octobre 1855.

Par *Ath*, petite place forte sur la Dendre, que fonda le patrice Aëtius, vainqueur d'Attila le Fléau de Dieu, nous arrivons à *Mons*, ville romaine, dont le nom exprime la position sur une petite colline, qui se salit les pieds dans une affreuse rivière appelée *Trouille*. Pignons dentelés; façades peintes dans toutes les nuances de l'arc-en-ciel; rues

propres autant qu'il est possible; ville flamande par son aspect comme par ses habitants; telle est Mons.

Namur, octobre 1853.

Enfin par *Charleroi*, cité moderne fondée par Charles II d'Espagne, et agrandie par Louis XIV, qui la fortifia, nous atteignons *Namur*.

Au confluent de la Sambre et de la Meuse, et au pied de la citadelle qu'assiégea Vauban et que défendit Cohorn, s'étend cette vieille et célèbre ville. Je m'attendais à la voir toute ridée; elle a du fard jusqu'au front. Aussi, comme nous la quittons ce soir-même, je me hâte de mettre mes deux mains dans les vôtres, chère Madame, pour vous jurer foi et hommage, me déclarant, de grand cœur, votre fidèle chevalier.

E. D.